

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Simon BRAHIER

Une visite à la ferme

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1905, tome 7, p. 27-30

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

Une visite à la ferme

Diantre ! l'hiver est froid sur le plateau des Franches-Montagnes. Plus de gais pâturages où bondissent les poulains ; plus de lilas en fleurs, plus d'abeilles... L'hiver est là avec sa couronne de givre et ses fourrures ; les oiseaux voltigent, rapides, autour des maisons, cherchant sous les toits un abri contre la tourmente. La neige tombe, tombe... sans discontinuer. Dans la campagne, c'est le grand silence... Seul, là-bas, dans la plaine blanche, un traîneau glisse au son joyeux des grelots, et disparaît au tournant de la colline.

Je fais aujourd'hui à la ferme du « Paigre » une visite depuis longtemps promise. Le sentier est un peu long et la marche pénible ; mais quand le cœur y est . . . si bien que les vieux murs grisâtres de la ferme sont bientôt à portée de ma vue. C'est une grande habitation, propre, style agreste, avec de larges fenêtres et surmontée d'une girouette ; à coté de la ferme, un moulin à vent, et trois remises en planches de sapin, où le paysan a entassé de grandes piles de bois et beaucoup de fagots.

J'ouvre la grande porte ; mais ce n'est pas sans avoir préalablement essuyé le givre de ma jeune moustache. Une suave odeur de soupe à l'ognon inondait toute la cuisine !..

— Bonsoir, bonsoir, tante!..

Du fond de la cuisine, accourt tante Joséphine, qui, littéralement tombe dans mes bras. Et après les saluts d'usage, j'ajoutais :

— Quelle bonne soupe à l'ognon, ma tante !

— Tu en goûteras, mon fieux.

Et elle m'assied devant le feu comme un petit enfant. Quelle bonne femme ma tante Joséphine, avec son bonnet de mousseline blanche, son tablier de ménagère, sa voix chevrotante !

Elle me prend les mains, m'accable de questions plus pressantes que la foudre : As-tu bien froid ? comme tu as grandi ! Ça va-t-il au collège ?, que vous êtes bien nourris par les sœurs !..

— Oui, mais point de soupe à l'ognon au collège.

Une soupe sans oignon, est-ce une soupe ?

J'aurais voulu voir l'oncle Elysée, mes cousines et mon cousin ; mais ma tante parlait toujours, s'agitait, courait, répétait souvent la même chose.

Ma tante Joséphine parlait encore, quand l'oncle entre par la porte du jardin. Je lui saute au cou, et il m'embrasse comme son enfant. Voici le portrait du père Elysée, comme l'appellent les gens du pays. Taille moyenne, avec de larges épaules ; barbe grisonnante et une superbe moustache. Il porte longue blouse de travail, pantalon de grisette, deux sabots de frêne. Comme couvre-chef, une cappe-à-vis. C'est traditionnel chez le paysan Franc-montagnard. Après s'être distingué sur les frontières comme premier caporal pendant le fameux hiver de 1870-1871, mon oncle fut incorporé dans le landsturm. Un brave !

Mon cousin Pistolet est né en 85, comme moi, et ensemble nous avons fait notre première communion ; c'est pourquoi nous nous aimons bien... comme deux frères. Puis, c'est le tour des cousines. Qui pourrait peindre cette scène charmante ?.. Ah ! des coeurs comme ceux-là, on n'en voit plus. Au fond de la cuisine, je reconnais Alcide, un bon et fidèle serviteur. A la joie qui illumine son front, je soupçonne quelque chose de grand. Nanette, la plus ancienne personne de la ferme, me tire d'embarras.

— C'est qu'il est dans la « boîte » avec la Louise chez

le Toni ! A mes pieds, danse Finette, la gardienne de la ferme. Et sur l'âtre mijote la soupe à l'ognon.

La porte de la chambre s'ouvre et l'odeur de l'ognon passe dans la salle. Ma tante appelle tout son monde pour la soupe. L'oncle fait la prière et nous... attaquons. De ma vie je n'ai mangé une si bonne soupe ; les oignons bien grillés dans le beurre avaient un arôme inexprimable.

Après le souper, mon oncle m'installe à côté de lui sur le vieux fourneau. Il vous faudrait voir l'oncle Elysée allumer sa pipe ! C'est un artiste brûle-tabac. Mes cousines chuchotent en lavant la vaisselle, tandis que tante épuche des pommes de terre.

Aussitôt la conversation roule sur la ferme. L'oncle parle chaudement en faveur de la fromagerie que l'on va fonder au village. Ça fait marcher le commerce ; tous les jours 30 litres, à 14 centimes le litres, ça fait 30 francs par semaine et plus de 4500 francs par année. Avec cela on achète une batteuse, une faucheuse...

Après tout, le paysan est le plus heureux des mortels. Chaque jour on a pain cuit et soupe chaude. La main d'oeuvre est très chère, c'est vrai ; mais les récoltes sont abondantes et, au marché, on vend les génisses 600 frs et plus. Et puis, en automne, les petits poulains du pays sont recherchés : le cheval des Franches-Montagnes n'a plus sa renommée à faire. A l'exposition de Frauenfeld, qui n'a admiré les superbes jeunes chevaux d'Elysée et de son parent Charles du Cerneux, l'un des grands éleveurs du Jura ?

Mon oncle dit tout cela et bien d'autres choses encore. Il faut acheter des engrais : pour recevoir beaucoup de la terre, il faut lui donner beaucoup, le proverbe le dit :

Tant vaut l'homme, tant vaut la terre.

Et puis, il faut se mettre au courant des découvertes modernes, c'est le « Sillon romand » qui le dit.

Ma tante et mes deux cousines se sont rapprochées du groupe. Mes cousines me disent qu'elles ont tout le souci

de la maison : il faut se lever matin, filer la laine, tricoter, coudre toute la journée pour ce destructeur de Pistolet.

— Pas tant d'affaires, mesdemoiselles ! Ce canapé nous dirait de jolies choses, s'il pouvait parler...

Et ma tante qui s'est éloignée, revient et nous sert un calice de cassis, innocente liqueur!

Puis mon oncle reprend avec un sérieux imperturbable : Tonnerre ! quelle affaire ! ce matin on l'a vu dans la forêt...

— Qui, qui ?

— Il portait une torche enflammée... et voilà la forêt en feu. Longtemps des bûcherons hardis ont lutté avec lui. Et enfin la diable a eu peur...

Et l'oncle Elysée n'entend pas qu'on rie. Il ne rit pas, lui, quand il ajoute : Votre oncle Charles du Cerneux a perdu toutes ses poules de la diarrhée foudroyante ; elles auraient mangé du sel rempli de vers...

- Farceur ! dis-nous donc que les lièvres nichent sur les sapins...

Bonsoir à la maisonnée du Paigre. Je n'oublierai jamais la soupe à l'ognon de ma tante Joséphine.

Simon BRAHIER, phil.